

## Claire Dé, Pierre Karch, Jean-Pierre Vidal

Michel Lord

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2012). Compte rendu de [Claire Dé, Pierre Karch, Jean-Pierre Vidal]. *Lettres québécoises*, (146), 38–39.



CLAIRE DÉ

**Hôtel Septième-ciel et autres histoires**

Montréal, Triptyque, 2011, 154 p., 19 \$.

## Écrire avec ses griffes

Depuis *La louve-garou* (1982, avec sa sœur Anne Dandurand), Claire Dé a publié 7 livres, dont ce troisième recueil de nouvelles qui brise un silence de 13 ans, silence relatif, car 7 des 18 textes de *Hôtel Septième-ciel* ont paru en revue.



L'auteure ne craint pas de se mettre en scène, et ce, dès la première nouvelle. Dans « Rencontre avec une ogresse », en 2018, dans un Québec indépendant, une journaliste italienne rencontre Claire Dé à Montréal pour un entretien. Le portrait est incisif, impitoyable, et pour cela comique, Dé ressemblant à une « porcelaine surannée » (p. 12), « méduse embijoutée, filandreuse et néfaste » (p. 13), ayant un aspect « décrépît [...] maléfique » (p. 12). Le coup de griffe auto-infligé est hilarant.

Certaines nouvelles biofictives sont plus doucement nostalgiques quand elles évoquent l'enfance mais, pour stigmatiser le monde, Dé y met toute son âme. « Une espèce menacée » est une sorte de fable satirique sur le monde littéraire québécois où les araignées « *Scriptores* » (p. 78) crèvent la faim ou sont ignorées, le « Québec, jadis analphabète, aujourd'hui anormalement illettré [...] paraissa[nt] pour l'heure se vautrer dans une idiotie satisfaite d'elle-même » (p. 83).

Comme le Québec, Montréal est un autre des leitmotifs du recueil. Dans « Auprès de ma blonde, aguyase ! », la narratrice, montréalaise, fait un éloge acidulé, doux-amer, de sa ville : « [s]a ravissante laideur [...] la bourrelle de [s]on cœur » (p. 41), mais elle affectionne « la première richesse naturelle de [s]on aimée, son agrément le plus évident : ses aborigènes, colorés, attachants. Je parle de Montréal, née Hochelaga » (p. 44). Le ton ironique du début se transmue à la fin en discours amoureux.

Nouvelle éponyme et de clôture, « Hôtel Septième-ciel » fait figure d'élucubration magnifique, merveilleuse, mais qui, comme toujours chez Dé, a son mordant. Dans cette longue nouvelle de près de vingt pages, une écrivaine arrive dans un domaine fabuleux, littéralement, car les animaux y parlent. Elle y rencontre Baudelaire, qui lui explique que « [c]et établissement céleste, inégalable, héberge ceux et celles qui réinventèrent le monde à partir de l'absolue solitude de la page vierge, et y consacèrent le meilleur d'eux-mêmes » (p. 144). Dans ce monde sublime, tous les écrivains québécois se trouvent, « sauf un ou deux », dont Baudelaire refuse de révéler l'identité, car « c'est [s]a semaine de bonté envers les animaux » (p. 145). Ils sont là, les écrivains québécois, car ce sont « [t]ous des saints » (p. 146), victimes d'une « lobotomie généralisée », entretenue par « l'humour imbécile » et « la lucrative tyrannie des comiques crétiens » : « l'écrivain québécois est un saint [...] parce qu'il souffre [...] du pire mal, l'indifférence crasse des [siens] » (p. 147).

Entre tendresse, alacrité et catharsis, Dé nous offre dans ce recueil un des cris du cœur les mieux sentis sur le bonheur et la difficulté d'être et d'écrire au Québec.



CLAIRE DÉ



PIERRE KARCH

**Nuages**

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2011, 162 p., 23 \$.

## Invitation au voyage

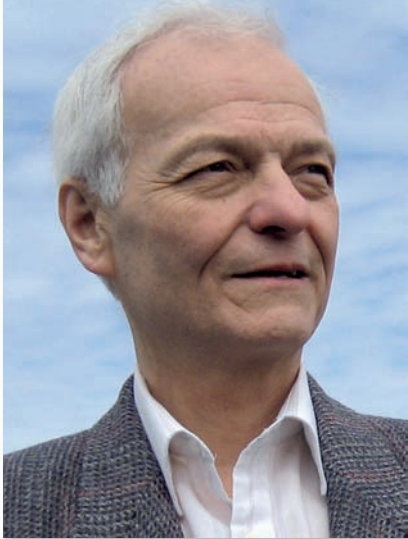
Depuis les nouvelles gothiques de *Nuits blanches* (Prise de parole, 1981), Pierre Karch ne se confine pas au fantastique, mais y revient périodiquement, comme dans *Nuages*, son septième ouvrage.

Très dense, ce troisième recueil oscille, comme son sous-titre l'indique clairement, entre le conte et la nouvelle. Les neuf nouvelles sont précédées d'un « Prologue » en forme de dialogue entre un « écrivain en résidence » à l'université et un étudiant qui lui demande de lui raconter une histoire. L'écrivain s'émeut devant le jeune homme puis tout change « [c]omme si un nuage était passé » (p. 10). Puis il lui promet « de lui raconter une histoire par jour » (p. 10), comme une Shéhérazade qui lutte non pour sa vie, mais dans l'espoir de faire renaître l'instant fugitif qui venait de se passer entre eux.

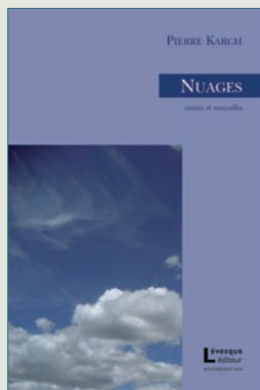
Suivent trois séries de neuf nouvelles réparties également dans trois sections intitulées « Cirrus », « Cumulus » et « Nimbus », chacune agrémentée d'un commentaire sur le type de nuage en question, « Cirrus » étant métaphore de l'angoisse, « Cumulus », du bonheur merveilleux, et « Nimbus », de la solitude, du désespoir.

Il est difficile de donner une idée d'ensemble, tant il y a de variations dans l'invention des situations : le premier texte, « Un vieux coussin », montrant un homme qui sert de coussin à une jeune fille ; le dernier, « Un poème », un homme à la retraite ennuyé par un clochard qui récite un poème dans un parc. Dans les 25 autres nouvelles, la vieillesse a souvent la part belle ou moins belle, une femme perdant la mémoire dans « *Unter den Linden* », et un homme se sentant vieux, dans « Un amour de maison », alors que sa femme rajeunit.

Côté plus formel, l'écriture et ses difficultés traversent le recueil. « Une phrase » met en scène un médecin à la retraite qui écrit difficilement. Dans « Sans titre », un homme, « écrivain de métier » (p. 133), cherche à écrire une nouvelle sur le bonheur conjugal. Il organise un dîner avec des amis. Peu répondent à l'appel (ce qui lui permet de jouer du



PIERRE KARCH



sarcasme car, pense-il, « [c']est une des lois du genre bref que de limiter le nombre de personnages » (p. 132).

Quant au choix générique, Karch excelle lorsqu'il aborde le réalisme magique. Ainsi, dans « L'art de la séduction », rêve et réalité, texte et intertexte, possible et impossible s'entremêlent. Influencé par la poésie d'un auteur de la Renaissance (Philippe Desportes, *Les amours d'Hippolyte*), Victor Chan se promène dans les rues et les musées de Toronto en rêvant à une belle princesse, la réalité se métamorphosant sous « la force de [l']imagination cultivée par la poésie » (p. 86). « La villa des Quatre-Saisons » croise les destins d'une vieille femme qui plante un rosier et d'un enfant dont l'ourson se retrouve emmêlé aux racines de l'arbuste. Le printemps suivant, « une fleur mystérieuse, enchantée peut-être, toute blanche, comme le sourire de l'enfance éternelle [...] s'offrirait à elle » (p. 151).

Chaque texte crée à lui seul un univers que le discours critique ne parvient qu'à réduire à sa portion congrue. Jeu avec les contraires, les contrastes, les genres, *Nuages* est une véritable invitation au pays de l'imagination.



## JEAN-PIERRE VIDAL

### *Petites morts et autres contrariétés*

Saint-Sauveur-des-Monts, de la Grenouillère, coll. « La grenouille bleue », 2011, 176 p., 15,95 \$.

## Départ coup de canon

Spécialiste du Nouveau Roman français, Jean-Pierre Vidal n'est pas de ceux qui abordent l'écriture narrative à la légère. Ou peut-être que si. Dans « Le coup du maître », Louis-Philippe Hébert, l'éditeur, présente lui-même le recueil et la manière Vidal en soulignant que « l'art de Vidal [...] c'est l'art de fréquenter les gouffres en sifflant » (p. 8).

Les gouffres, ce seraient les abîmes dans lesquels les personnages de Vidal sont enfoncés. Le sifflement, c'est l'écriture libre et étonnante qui sert de véhicule à ces « petites morts » dont parle le titre.

Recueil thématique donc, mais dispersé en 32 fragments, autant de variations sombres sur ce qui vient contrarier la vie. L'ouvrage s'ouvre comme un coup de canon sur la difficulté qu'il y a à « photogaphier [...] un cadavre qui s'est emporté la moitié de la tête avec un fusil de

chasse » (p. 13). Dans « L'enlèvement », la contrariété vient du scénario même mis en place par un écrivain qui tombe dans son propre piège. L'écriture qui tue.

Comme chez de nombreux professeurs écrivains, on trouve chez Vidal l'obsession de l'écriture. Ainsi, dans « Coup d'éclat », un homme s'est toujours heurté à des refus de la part de tous les éditeurs à qui il a envoyé ses manuscrits. Il a commencé à écrire 50 ans plus tôt, juste après la guerre. Un jour, ses amis l'incitent à participer à un concours et il gagne « le Prix du meilleur premier roman écrit par une personne de l'âge d'or » (p. 111). Abasourdi, il « dégoupille la grenade, souvenir de guerre, qu'il a toujours sur son bureau, en cas... » (p. 111). Vidal affectionne les chutes tragiques.

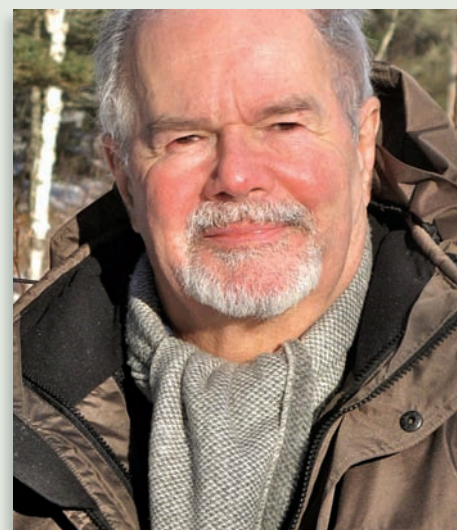
Pièce de résistance du recueil, « J'aime l'archiviste » est un véritable morceau de bravoure, repris d'ailleurs du recueil précédent *Histoires cruelles et lamentables* (1991). Discours brillant et décousu — très littéraire façon Mallarmé ou Beckett — qui repose avant tout sur une écriture à la fois réflexive et fragmentée :

*Oui la littérature du moins ce que j'entends par là est précaire d'action restreinte d'exercice risqué rien à voir avec les bricolages travaux d'aiguille couture mécano de la rhétorique rien à voir avec les parfums de l'âme émanations mortelles de pages sombres et pleines de poison (Avec ce rire signé, ah oui je m'entends).* (p. 118)

Les références littéraires abondent et s'entremêlent joyeusement ou plutôt sombrement, comme il se doit. Dans « *Oceano nox* », on pense ici au poème de Victor Hugo, mais c'est de l'agonie de Herman Melville qu'il s'agit, dont le nom est le point de chute de la nouvelle. « La voix » met en scène un homme en ascenseur qui entend une voix réciter un texte. C'est le poème non identifié de Mallarmé, « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui », qui subit quelques modifications vers la fin. Puis, devant une ville, la voix lui révèle qu'il est Adam : « Et voici Ève. Recommence tout. » (p. 150) La fin et le début du monde.

La « Postface » revient sur l'idée de la mort et la nécessité d'en rire et d'en parler, car « la vie ne tient jamais qu'au souffle incertain d'une phrase » (p. 171).

À la fois loin et proche du conteur, Vidal nous fait retrouver dans ces *Petites morts* les plaisirs du texte.



JEAN-PIERRE VIDAL